

CONSIDÉRATIONS

N^o 118.

SUR

LES PRINCIPAUX PHÉNOMÈNES

DE LA

PREMIÈRE MENSTRUATION.

Tribut Académique

PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

le 18 Août 1834,

PAR

Jean-Stanislas FALINSKI,

de RADOM, Palatinat de Sandomir (*Pologne*),

Membre correspondant de la Société chirurgicale de Montpellier;

Pour obtenir le Grade de Docteur en Médecine.



MONTPELLIER,

JEAN MARTEL AINÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

près de la Préfecture, N^o 10.

1834.

Ex Legato C. H. PERSON.



CONSIDÉRATIONS

SUR

LES PRINCIPAUX PHÉNOMÈNES

DE

LA PREMIÈRE MENSTRUATION.

MENSTRUATION. Par ce mot on désigne un écoulement de sang qui se fait par la vulve et revient périodiquement trois, quatre ou six jours de chaque mois, pendant tout le temps de la vie que la femme est apte à se reproduire, c'est-à-dire, depuis l'époque de la puberté jusqu'à ce qu'on appelle son âge critique : ce mot dérive, suivant quelques auteurs, des mots : *μην*, *mois*, *πεῶ*, *je coule*.

Avant d'entrer en détail sur ces curieux phénomènes, voyons quels sont les changemens qu'apporte la première apparition des règles dans la constitution physique et morale de la femme ; et pour le faire avec plus de succès et d'exactitude, il me semble qu'il est indispensable de jeter un coup-d'œil sur l'état où elle se trouve, au moment où la révolution menstruelle va s'effectuer. Les auteurs ont divisé la vie de la femme en plusieurs périodes, suivant les changemens qu'elle

Éprouve dans sa constitution à certaines époques de son âge. Nous allons considérer dans cette thèse une de ces époques les plus intéressantes pour le médecin-philosophe : où s'établit la fécondité, cette faculté la plus précieuse pour la femme ; nous allons considérer ce point intermédiaire entre deux périodes de la vie si différentes entre elles : où se termine l'enfance et où commence la puberté ; nous allons prendre surtout en considération les principaux phénomènes de la première menstruation : ceux qui sont les plus saillans dans cette révolution de l'organisme chez la femme.

Je pourrais entrer tout de suite en matière ; mais pour la compléter, je vais m'arrêter un peu sur les faits qui précèdent la première apparition des règles, et qui appartiennent à une grande série des phénomènes pendant cette révolution : c'est pour cette raison que nous avons cru devoir joindre l'histoire de la première menstruation, à celle même de la puberté. Tout se lie et s'enchaîne dans le développement de l'économie animale. Pour éclairer un acte de la nature, il faut connaître ce qui le précède et ce qui le suit. La puberté des femmes et la première menstruation sont des phénomènes qui s'enchaînent et qui exercent l'un sur l'autre une influence réciproque.

La jeune fille, encore innocente et étrangère à tout instinct de reproduction, parvient, sans le savoir, à l'âge de puberté, qui est marqué par l'achèvement entier de l'accroissement en hauteur, par le développement complet des organes génitaux et la possibilité d'exercer la génération. Dans les premiers âges de la vie, les deux sexes avaient paru semblables dans leurs traits généraux ; ils étaient confondus sous la dénomination commune d'enfans. Déjà, dans le cours précédent, chacun d'eux avait commencé à révéler ses traits propres, à signaler ses inclinations particulières ; mais dans celui-ci leur distinction va s'établir tout-à fait.

La femme arrive la première à la puberté : vainement on a cherché à se rendre raison de cette priorité. Le *corps* arrive à sa hauteur, et de même présente les proportions qui lui sont propres ; mais la constitution générale reste bien plus ce qu'elle était dans la première enfance. La *peau* conserve sa blancheur première et même en acquiert

une plus grande. La *graisse*, au lieu de disparaître, comme dans le jeune homme pubère, et laisser les muscles dessiner leurs saillies, cette humeur devient plus abondante, et donne plus de rondeur, plus de grâce à toutes les formes. Le *tempérament* prend la nuance sanguine ou nerveuse (Dugès), et les fluides blancs continuent à prédominer (Adelon). Il ne pousse des poils qu'aux parties génitales et aux aisselles, et la chevelure seule paraît s'en ressentir d'une manière subite. Le *bassin* ne grandit point par une progression rapide, mais achève de se développer et de s'élargir : il n'est ordinairement ossifié qu'à 20 ans, à 16 ans il a ordinairement toute sa grandeur. C'est principalement vers l'*utérus* que la nature dirige tous ces phénomènes de perfection, comme si cet organe devait faire désormais toute l'existence de la femme. Van-Helmont, étonné par le grand rôle que la matrice joue dans l'économie de la femme, dit : *propter solum uterum, mulier est, id quod est* ; et Hippocrate plaçait dans l'utérus le siège de presque toutes les maladies qui sont particulières à la femme. L'utérus prend, dans l'espace d'un an au plus, des dimensions presque doubles de celles qu'il avait d'abord ; son grand diamètre s'allonge de moitié ; le corps et le col de cet organe s'accroissent et s'épaississent considérablement ; le col surtout surpasse le corps de l'organe : bientôt un état fluxionnaire ou de congestion s'y établit, et l'utérus devient alors apte à la reproduction. Les *ovaires* deviennent plus volumineux, sont plus arrondis, les vésicules plus grosses (Nisbet) ; on y trouve des corps jaunes, produits probablement par une excitation vive, soit spontanée, soit provoquée des organes génitaux sans approche du mâle (Home, Brugnone, Cruikshank). Il paraît que le centre de toute excitation sympathique générale, sur les autres parties génitales, repose dans les ovaires, et l'utérus sans doute est influencé par eux : ces changemens sont l'effet et non la cause. M. le professeur Dugès, dans son ouvrage intitulé : *Maladies de l'utérus*, nous donne des raisons très-claires de cette influence des ovaires, quand il dit : « qu'il est très-difficile de supposer la cause de ces changemens subits de cette vie nouvelle, de cette activité insolite, arrivant à un âge déterminé, résidant en la matrice même ; car on ne considérerait pas pourquoi, si,

long-temps endormie , cette cause s'éveillerait tout-à-coup. Nous croyons, dit-il plus loin, pouvoir attribuer cet effet de l'accroissement lent et progressif des ovaires , à leur complément , leur maturité , qui , comparable à celle des testicules masculins , est suffisante à l'invasion de l'adolescence , pour éveiller des sympathies nombreuses dans des organes plus ou moins éloignés (larynx , mamelles) , mais surtout dans ceux qui les avoisinent de plus près. » Cette théorie est vraie , fondée sur des observations nombreuses. L'utérus inerte , petit , endormi jusqu'à un certain âge , éprouve un changement brusque , qui doit reconnaître une cause à lui étrangère. On voit des femmes avoir un utérus sans ovaires , et être privées de toutes les prérogatives et de tous les signes de la puberté et de la nubilité (Pears) ; d'autres , chez qui les ovaires ont été extirpés dans l'état nubile (Pot , Simon) , ont perdu tous les caractères de la puberté et de la fécondité , quoique la matrice restât saine. L'utérus , au contraire , a manqué chez certaines femmes , sans que les desirs et même les besoins manquassent : sans doute les ovaires existaient alors sans l'utérus , c'est ce qu'a constaté Engel , sur le cadavre d'une femme dont les mamelles et les organes génitaux externes portaient tous les signes de la nubilité mise en œuvre. Dans un cas pareil observé par M. Dupuytren , il y avait souvent tous les signes d'un *molimen* hémorrhagique , mais l'évacuation menstruelle ne s'opérait pas faute d'issue. (*Répert. d'anat. path.*) Il en était encore de même chez une jeune femme mariée , à laquelle Stein essaya de perforer le vagin obturé : un corps mollassé remplaçait la matrice. (*Jour. d'Huffeland , mai 1819.*) C'est donc à l'influence sympathique de l'ovaire sur la matrice , comme sur tout l'organisme , que sont dus , et ce *molimen* hémorrhagique , et cette exhalation locale du sang dans la cavité d'un organe , presque aussi rapidement , aussi étonnamment agrandi (Dugès).

Les trompes prennent plus d'accroissement , de rougeur , de sensibilité ; elles prennent plus évidemment la structure musculaire (Dugès) , et sont souvent affectées d'un mouvement péristaltique et d'une sorte d'érection du pavillon , qui s'applique à l'ovaire comme dans la fécondité (Vallisnieri , Cruikshank) ; elles contiennent en abondance un

mucus blanc , opaque , qui paraît avoir été pris souvent pour du sperme , soit féminin , soit masculin.

Le *pénis* se couvre de poils ; le *vagin* s'agrandit peu , mais devient plus sensible , plus spongieux , plus érectile ; la *vulve* se ferme mieux par l'agrandissement de ses lèvres , qui se recouvrent de poils et brunissent ainsi que le pénis ; la membrane muqueuse devient plus rouge , plus vasculaire , plus sensible et plus humide.

Les *seins* , semblables jusque-là à ceux de l'homme , acquièrent le volume qui en fait un des attributs physiques et distinctifs de la femme. Dans la puberté les mamelles se prononcent , soulèvent la peau sous la forme d'un conoïde qui bientôt s'arrondit en hémisphère à mesure que son volume s'accroît ; elles sont alors fermes , écartées , de sorte que le mamelon est dirigé en dehors. Celui-ci est saillant , conique et obtus , d'un rouge vif et brunâtre ; l'auréole est de la même couleur , beaucoup plus large que dans l'enfance , et encore assez lisse. Le mamelon jouit d'une érectilité prononcée , quelquefois il est douloureux , et l'on en voit même suinter alors un liquide séreux.

Enfin , le *larynx* , jusque-là fort petit et presque semblable chez l'enfant de trois ans et celui de douze (Meckel) , grandit notablement en peu de temps , quoique moins bien chez la femme que chez l'homme , puisqu'il double de grandeur en une année chez celui-ci (Richerand). De cet accroissement dépend le changement de la voix qui reste incertaine et mue ; elle ne reprend sa fixité qu'avec le ton un peu plus grave et souvent moins d'étendue , lorsque l'accroissement en question est terminé (1).

Sous les rapports des fonctions , la révolution de la puberté n'est pas moins saillante. Les *sens externes* sont désormais animés par le nouvel instinct qui se fait sentir. Une grande *activité intellectuelle et morale* se manifeste , parce que les facultés anciennes , qui de long-temps n'étaient pas en exercice , reçoivent tout-à-coup un nouvel élan.

(1) Je dois à la vérité d'avouer que la plupart des idées que j'ai émises dans le cours de cette dissertation , je les ai puisées dans les œuvres de M. le Professeur Dugès , comme dans la source la plus féconde et la plus estimée sur ce sujet.

D'abord , éclate dans l'âme de l'individu un besoin qui lui était inconnu jusqu'alors , et qui se montre plus impérieux qu'aucun de ceux qu'il a jusque-là éprouvés : ce besoin est celui de l'amour , passion la plus universelle de toutes , à l'empire de laquelle peu d'êtres se soustraient. La physionomie des femmes exprime quelque chose de sublime ; l'amour est précédé de la pudeur , voile des desirs et d'un instinct irréfléchi de plaisir et de coquetterie. Dans l'origine de son développement , souvent le but de ce nouvel instinct n'est pas bien annoncé , une sollicitude vague entraîne l'être vers un bien qu'il ignore ; mais bientôt son objet est clairement décélé , et l'être connaît la nouvelle faculté qui lui est donnée. Ensuite , les autres facultés intellectuelles et affectives , par l'addition de ce nouvel instinct , prennent un plus grand essor , l'esprit accuse plus de puissance et d'activité , le cœur plus de chaleur et d'entraînement : tous les sens sont pénétrés d'une douce chaleur. L'être est alors , sous le rapport moral , dans le plus bel âge de sa vie ; il sent toute sa force , il y a confiance et espère le bonheur ; le cœur est plein de générosité , de noblesse , et affranchi de tout égoïsme. Son œil brille d'un plus vif éclat , sa physionomie est plus animée , la voix a pris un timbre plus doux : c'est alors que la femme est la plus éloquente , ses paroles sont passionnées. Le sommeil est troublé par des rêves relatifs aux nouveaux sentimens qui ont éclaté dans l'âme , et souvent la jeune fille goûte , dans ces rêves , les plaisirs nouveaux auxquels elle est appelée et auxquels elle n'a pas osé encore se livrer.

Les changemens , dans la nutrition , ne sont pas moindres. Le corps achève son accroissement , réclame l'alimentation : cependant cette fonction est troublée par un nouvel instinct de plaisir. On conçoit bien que , dans ce temps où le corps croît par la dépense du sang , les appareils digestif et respiratoire devaient travailler beaucoup , et que c'est certainement dans cette époque que ces organes devaient manifester leur développement complet : il se fait réellement alors une quantité de sang plus considérable , ainsi le tempérament devient-il sanguin. Les *nutritions* , imprimant à la matière des organes une nature plus animalisée , donnent aux muscles plus de fibrine ; le sang

est moins séreux et plus riche en globules , le tissu nerveux plus dense : aussi le tempérament devient-il nervoso-sanguin suivant M. Dugès. Les *sécrétions* accusent une animalisation plus grande dans l'urine ; l'urée a pris la place de l'acide benzoïque ; la transpiration cutanée , au lieu d'être acidulée , a une odeur musquée (Adelon).

C'est alors qu'entrent en exercice les fonctions génitales ; c'est alors qu'un phénomène , le seul presque sensible aux yeux du vulgaire , se joint à tous ceux-ci , caractérisé principalement par l'écoulement du sang par la vulve , connu sous les noms de *menstruation* , *flux menstruel* , *mois* , *règles* , *flux périodique* , *affaires* , etc. etc. C'est alors que vient cette époque critique pour la femme : certaines maladies (scrophules , rachitis , dartres , teigne , épilepsie) , jusque-là fort opiniâtres , cessent spontanément ; et d'autres (chlorose , hystérie , goître , phlegmasies et hémorrhagies diverses) , jusque-là inconnues , se développent parfois (Dugès).

Les SYMPTÔMES qui annoncent la première éruption du sang sont locaux et généraux. Les parties génitales deviennent le siège d'un prurit plus agréable qu'incommode , l'utérus en ce temps-là entre en turgescence , se gonfle , se remplit de sang , se rougit fortement à l'intérieur ; on y trouve même quelques ecchymoses (Morgagni , Ruysch) ; son orifice est plus mou , plus ouvert , aussi la conception est-elle quelquefois alors , ou un peu après , plus facile , plus sûre. Le *vagin* est plus large , plus extensible , au point de rendre parfois la virginité momentanément équivoque (Dugès). Les *mamelles* qui étaient très-peu développées deviennent dures ; leur auréole prend souvent alors une teinte plus foncée , et quelques filles nubiles éprouvent des douleurs violentes. Les fluides se portent vers les seins et les rendent douloureux , à raison de la sympathie qui existe entre ces organes et l'utérus ; le gonflement devient quelquefois si considérable qu'il gêne les mouvemens des bras , rend la respiration courte et difficile : on a vu ces douleurs être accompagnées de l'inflammation , de fièvre , etc. L'*ovaire* paraît fortement excité , et l'on y trouve , comme nous l'avons déjà dit , des corps jaunes qui paraissent n'être le résultat que de leur activité spontanée , accrue à cette époque ; de-là ,

vient qu'il est ordinairement plus cicatrisé, plus ridé chez la femme faite que chez la jeune fille. Avant cet écoulement, la fille présente des signes manifestes de débilité, se fatigue plus aisément, perd de sa gaieté, et est plus facilement affectée par le froid; ses yeux sont caves et environnés d'un cercle livide qui les cerne; la gorge devient plus ferme, plus sensible. Entre tous les phénomènes précurseurs, M. Dugès remarque un *molimen* universel, manifesté par des lassitudes, des bouffées de chaleur, des rougeurs subites et fréquentes, des palpitations de cœur, quelquefois une toux spasmodique. Dans quelques cas, il y a perte d'appétit, nausées, constipation ou diarrhée, mais presque toujours une tension incommode dans les lombes, sur le sacrum, à l'épigastre; tantôt différentes hémorrhagies, comme saignement de nez, vomissement de sang, hémoptysie; quelquefois incontinence d'urine, des sueurs diminuées ou augmentées. Si la jeune fille est pléthorique, le pouls devient dur, la fièvre s'allume, phénomène de l'éréthisme de toute l'économie. Cet éréthisme, semblable à celui d'un membre viril (Dugès), disparaît après quelques gouttes d'une matière séreuse suivie de quelques gouttes de sang, et tous les symptômes de congestion disparaissent, et cette fille naguère si souffrante, si abattue, est maintenant plus vive, plus alerte; son corps est plus dispos, son esprit plus léger; le coloris des grâces et de santé brille sur son visage, des traits de feu partent de ses yeux. Les mêmes symptômes plus ou moins mitigés se répètent, au bout d'un ou deux mois, plus tôt ou plus tard: peu à peu les périodes se régularisent, reviennent tous les 25 ou 30 jours, et durent ainsi tout le temps de la fécondité de la femme, c'est-à-dire, jusqu'à 45 ans environ (à peu près le double de l'état impubère (Dugès). A chaque retour, des phénomènes locaux, généraux, et des mouvemens sympathiques se répètent: turgescence des mamelles, un cercle bleuâtre autour des yeux se rencontre; une partie de ces symptômes cesse si l'écoulement est régulier. « Dès le moment où la menstruation est régulièrement établie, le calme renaît, ce qui semble indiquer que le but de la nature est rempli. (Gardien.) »

EPOQUE DE LA PREMIÈRE APPARITION DES RÈGLES. — Plusieurs

causes peuvent influer sur l'époque de la première menstruation, ainsi que sur la quantité, la durée et la fréquence de ce flux périodique. La position géographique, le climat, la température, l'éducation, la manière de vivre, le genre d'occupation, les affections morales, certains effets de l'habitude, etc. etc., offrent à cet égard des phénomènes remarquables. On peut dire, en général, que son apparition est d'autant plus précoce que l'on s'avance davantage vers la ligne équinoxiale. « La chaleur des contrées méridionales, si peu favorable à la formation du sang, est une cause bien avérée d'hémorrhagie. Les femmes exposées à cette température, sont et plutôt réglées, et rendent deux fois plus de sang par les menstrues que celles des pays septentrionaux. » (Haller, cité par Lordat.) Sous la zone torride, les femmes sont réglées à six, huit ans, et peuvent devenir mères à cet âge. Les filles de l'Ethiopie, d'Egypte, de l'Inde, de la Turquie, sont réglées à 10 ans. Mahomet épousa Cadisja à 5 ans, et l'admit dans sa couche à 8. (Prideaux, *Vie de Mahomet*). En Espagne, en Italie, les femmes sont nubiles à 12 ans, et c'est pour cela que le droit romain permettait de marier les filles à cet âge. Plus on avance vers le nord, plus on trouve la puberté retardée de quelques années. Les filles de la Suède, du Danemarck, de la Norwège, de la Russie, sont réglées entre 16 et 18 ans, et ont préférence sur les filles du midi, parce qu'elles sont plus fertiles, sont plus long-temps et plus régulièrement réglées. Rudbeck et autres assurent que les Suédoises ont assez communément de 10 à 12 enfans, et qu'il n'est pas rare qu'elles en fassent jusqu'à 30. Dans le midi, l'accroissement étant rapide, l'existence doit y être en général plus courte. « Il n'est pas surprenant (dit Virey à l'article Climat, *Dictionn. des scien. med.*) qu'une disposition nerveuse très-prononcée et la rapidité du développement amènent une puberté précoce chez les méridionaux : les femmes, à peine sorties de l'enfance, y deviennent mères ; mais, semblables à ces fleurs hâtives, que l'ardeur de l'été fait éclore et faner dans un jour, elles perdent de bonne heure la faculté d'engendrer, et passent presque subitement de leur aurore à leur déclin. » Ainsi les pays chauds semblent-ils être le dépôt de la vieillesse du genre humain. D'ailleurs, ce vif penchant,

aux jouissances dans les deux sexes, produit leur énérvation mutuelle ; il en résulte ainsi que la reproduction n'est pas proportionnelle à la fréquence des unions. Les filles des climats tempérés sont plus heureuses ; éloignées des passions fougueuses des peuples du midi, du phlegme et de la stupide tranquillité de ceux du nord, en habitant des zones tempérées, elles sont plus tranquilles pendant la première menstruation. La puberté, ni trop précoce, ni trop tardive, n'a lieu qu'à l'époque de la vie où les organes ont reçu le degré de développement et de force nécessaire, pour supporter les fatigues inséparables de la grossesse et de l'accouchement. C'est là que la première menstruation se manifeste communément vers la 14^e ou 15^e année. Ces règles générales ne sont pas cependant irrévocables. L'époque de la première éruption du sang souvent n'est pas influencée par la seule position géographique, parce que nous trouverons des contrées, des villes et même des hameaux, situés au voisinage, où on remarque une très-grande différence entre les époques des premières règles, si ces hameaux, par exemple, sont situés sur les penchans d'une montagne, mais dont les uns sont tournés au midi, et les autres vers le nord.

Il y a aussi des cas que des filles, à peine sorties de la première enfance, n'ayant pas plus de 4, 5 ans, éprouvaient déjà des phénomènes d'une menstruation apparente, et rendaient par la vulve, à des époques à peu près périodiques, une certaine quantité de sang qu'on pouvait prendre pour une véritable menstruation, et il n'est pas difficile de trouver dans les auteurs plusieurs observations sur ce point. On a vu des filles menstruées à 9 mois (Clarke) ; ce même auteur dit que cette petite fille offrait, dès l'âge de 2 ans, tous les autres signes de la puberté. Bouriot et St.-Hilaire ont vu des filles menstruées à 13 mois. Il y a un exemple (*dans la Gazette méd. du 27 sept. 1832*) qui a été communiqué au docteur Mallat, rédacteur de ce journal ; il s'agit d'un enfant accouché par Mad. Bidaud, à Paris, du genre féminin, qui a montré immédiatement après sa naissance tous les signes de la menstruation. (*Les détails dans le 2^e vol., Maladies de l'utérus. M. Dugès.*) Enfin, M. Lordat dit qu'en 1709, Duverney communiqua à l'Académie des sciences de Paris, l'observation d'une

filles de 8 jours, et celle d'une femme de 106 ans, qui étaient réglées. On trouve dans les Recueils mille faits aussi concluans.

La *constitution individuelle* influe aussi sur la première menstruation. Les filles d'un tempérament lymphatique sont plus tardivement et plus difficilement réglées que les autres. On sait aussi combien cette importante fonction est lente et pénible à s'établir chez les scrophuleuses, qui toutes présentent au plus haut degré les caractères de cette organisation. Toutefois, le tempérament lymphatique, quelque exagéré qu'on le suppose, n'a qu'une influence bornée sur la menstruation, si toutes les circonstances hygiéniques qui entourent la fille sont favorables. Mais qu'à son action vienne s'ajouter celle d'autres causes débilitantes, telles que l'habitation des lieux bas, sombres, humides, marécageux, les alimens de mauvaise qualité et principalement ceux qui contiennent peu de principes nutritifs, une nourriture insuffisante, le défaut d'exercice ou des travaux qui excèdent les forces, les veilles prolongées et consacrées à des travaux mécaniques; et l'on voit les jeunes filles placées dans ces fâcheuses conditions, rester frêles, débiles, dépasser l'époque ordinaire de la puberté, et ne pas s'embellir des attributs de cette belle saison de la vie: et si cette révolution s'opère, c'est avec lenteur, avec peine, et presque toujours d'une manière incomplète; les règles s'établissent difficilement et après mille accidens divers; elles coulent peu à peu, ne reparaissent qu'à de longs intervalles, et souvent ne deviennent périodiques et mensuelles qu'après plusieurs années. On a observé que les menstrues sont plus précoces chez les filles douées d'un tempérament sanguin, nerveux; au contraire, les filles cacoehymes sont réglées plus tard et d'une manière plus difficile.

Si le climat et la constitution de l'individu font varier la première apparition des règles, l'*éducation et le genre de vie* ont une influence puissante sur cette fonction. Le genre d'éducation que l'on donne aux jeunes filles ordinairement, les rend très-précoces: tels sont les arts d'imitation, comme le dessin, la danse, etc., qui excitent vivement leur imagination et exercent une influence spéciale sur les organes génitaux; aussi il arrive souvent que les parens, pour les avoir

appliquées de bonne heure à de telles études , s'aperçoivent , mais trop tard , que les forces de leurs filles s'épuisent , que leur sensibilité exaltée devient pour elles la source d'une foule de maux , et leur fait payer bien cher l'avantage de quelques agrémens. La pernicieuse habitude de l'onanisme est aussi une des causes de l'apparition précoce des règles.

Le genre de vie. Les femmes de ville faisant usage des mets épicés , des liqueurs spiritueuses ; celles qui fréquentent les bals , les spectacles , les promenades publiques , la lecture des romans , la vue d'images obscènes , sont plutôt réglées que les femmes de la campagne , qui mènent une vie simple et frugale.

De toutes les causes qui retardent la première apparition des règles , la plus puissante , sans doute , est l'existence d'une affection chronique grave , quelle qu'en soit la nature. Les règles n'apparaissent et ne s'établissent que difficilement chez la jeune fille qui est en proie à une gastrite , une pneumonite ou une pleurésie chronique.

QUANTITÉ DU SANG. L'apparition du sang dans les premières menstrues , est précédée d'une perte blanche ou séro-muqueuse qui se colore par degrés , jusqu'à représenter pendant un ou deux jours quelques gouttes de sang pur en apparence. La quantité de ce sang ainsi perdu est très-petite , et nous allons prendre ici en considération , la quantité du sang perdu pendant l'établissement des menstrues. Sur ce point les auteurs ne sont pas d'accord ; il paraît qu'ils ont fait ces observations dans les différens climats , températures , etc. , et voici : Hippocrate porte la quantité du sang jusqu'à 2 hémînes , c-à-d. , 2 onc. Hoffmann , Van-Swieten , Astruc , 8 à 16 onc. — Freind , 20 onc. Alphonse Leroy , Roussel , 16-18 à 20 onc. — Haen , 4 à 8 onc. Baudelocque , 2 à 3 onc. — Dugès , 1/2 à 4 onc. — Dehaen , 4 à 10 onc. Richerand , 1 à 3 onces.

En général , les femmes du midi ont des règles moins abondantes que celles du nord , et on observe que celles qui vivent sous l'équateur ou qui habitent les contrées les plus septentrionales du globe , en ont à peine quelques traces. Chez les premières , c'est l'excès de chaleur qui , en volatilissant tous les fluides , ne permet point au fluide mens-

truel de paraître ; chez les secondes, la rigueur du froid , en resserrant tous les couloirs , amène des résultats semblables , quoique par des causes différentes. Les femmes qui ont beaucoup d'embonpoint sont en général peu réglées ; celles d'un tempérament bilieux , mélancolique , nerveuses , maigres , le sont plus : les filles de la campagne le sont plus que celles des villes. Celles qui mènent une vie active , qui se nourrissent d'alimens grossiers , ont des règles moins abondantes que les filles voluptueuses , portées aux plaisirs de l'amour , dont les sens sont dans une continuelle excitation. Les filles publiques ont des règles très-abondantes ; chez elles une irritation constamment répétée entretient une perte continuelle.

Le temps pendant lequel le sang coule au-dehors à chaque révolution menstruelle. Il y a des femmes qui sont réglées pendant trois , quatre , cinq , six jours , jusqu'à huit ; les autres sont réglées pendant un jour ; il y en a qui ne font que *marquer*, et enfin , qui restent continuellement dans le sang. La plupart des femmes sont menstruées dans les premiers jours de chaque mois , quelques-unes tous les quinze jours. Chez la fille bien portante , l'écoulement se manifeste de la manière suivante : le 1^{er} jour , l'écoulement peu considérable ou sérop-muqueux ; le 2^e jour , plus abondant et se colore ; le 3^e jour , sang rouge vermeil , coule assez abondamment ; le 4^e jour , l'écoulement diminue et se décolore un peu ; il cesse vers la fin du 5^e ou au commencement du 6^e , et disparaît totalement pour reparaître après l'intervalle de 25 ou 26 jours. Cette régularité est loin de se conserver la même chez toutes les filles. Astruc regarde chaque écoulement qui dure moins de deux jours comme morbide ; nous aimons mieux regarder , avec M. Lordat , chaque menstruation comme telle , si la femme déclare qu'elle a perdu plus de sang que d'habitude , si en même temps au lieu de se sentir allégée et plus forte , comme il est d'ordinaire après l'écoulement menstruel , elle est faible et éprouve des malaises , enfin , si cette perte de sang a lieu à une autre époque que celle du flux menstruel.

QUALITÉS DU SANG MENSTRUEL. Il n'est point de fables absurdes qui n'aient été débitées sur les prétendues qualités du sang menstruel.

Dès l'antiquité la plus reculée, on lui attribuait des qualités vénéneuses. On lit dans le Lévitique : « *Qui coërit cum muliere in fluxu menstruo et revelaverit turpitudinem ejus, ipsaque aperuerit fontem sanguinis sui, interficientur ambo de medio populi sui.* » La même loi défendit aux Hébreux d'approcher de leurs femmes avant le quatrième jour, après qu'elles se seraient purifiées : de là, l'origine de la purification et de quelques autres rites religieux que le temps a conservés, mais qui étaient liés, chez les peuples où ils prirent naissance, à des vues d'utilité et d'hygiène publique. Même à présent, il n'est pas difficile de trouver les mêmes préjugés parmi les peuples qui habitent diverses contrées de l'Afrique ; où les femmes et les filles sont obligées, pendant leurs règles, de se séquestrer de la société, de s'abstenir de toutes fonctions domestiques, et même de porter un signe qui avertisse de les éviter. Les Juifs observaient les mêmes pratiques. Démocrate, dans son livre de l'Antipathie, assurait que si une femme faisait trois fois le tour de chaque carré d'un jardin, les pieds nus et la tête échevelée, elle tuait tous les insectes et toutes les chenilles qui s'y trouvaient. Péraclès regardait le flux menstruel comme un poison violent, dont le diable se servait pour produire des chenilles, des escargots, des puces et mille autres insectes. Aristote, Pline, croyaient qu'il pouvait altérer la pureté de l'air, corrompre les liqueurs, faire tourner le lait, porter la stérilité dans les campagnes, rendre les animaux enragés, etc. Si tout cela était vrai, dit Mauriceau (*Malad. des fem. gross., vol. II, pag. 46*), les hommes assurément fuiraient plus qu'ils ne font la compagnie des femmes. « Cependant, en séparant ce que l'opinion des anciens a d'erroné et d'exagéré, elle présente à l'observateur impartial quelque chose de vrai, qu'il faut approfondir par des expériences exactes, au lieu de nier ce que l'on n'a point conçu. » (Fourcroy, *vol. IX, pag. 162.*) Il est vrai que ce sang peut posséder quelquefois des qualités délétères, par exemple, chez les femmes infectées d'un vice quelconque, comme le dartreux, le syphilitique ; mais sans cela, pourquoi le flux menstruel ne pourrait-il pas, comme les autres sécrétions, subir une multitude d'altérations, soit à raison d'affection morbifique de l'utérus, soit à raison de l'irritation qui

s'établit vers cet organe et qui y appelle une foule d'humeurs étrangères ? On voit beaucoup de femmes avoir , avant et après leurs règles , des évacuations lymphatiques , qui ont un tel degré d'âcreté qu'elles irritent les parties par où elles s'écoulent , y occasionnent une démangeaison insupportable , et produisent même quelquefois l'exco-riation des grandes lèvres et du vagin : c'est principalement chez les femmes d'une constitution bilieuse que s'observe cette irritation vive , lors de la menstruation , et les accidens qu'elle entraîne. Enfin , on comprend aisément que le sang pur , qui provient de la matrice pendant les menstrues , ou précédé d'une perte blanche ou séro-muqueuse , peut être retenu dans le vagin par l'hymen ou par le rapprochement des cuisses , et le décubitus sur le dos. Ce sang pourra se coaguler , s'il n'est pas mêlé d'une sécrétion mucoso-séreuse trop abondante ; dans le cas contraire , il restera liquide , et en séjournant il s'altérera. Eh bien ! dans ce cas-là , est-il déraisonnable de penser qu'un écoulement , qui corrode ou enflamme les parties sur lesquelles il passe , peut occasioner l'inflammation de l'urèthre à celui qui s'approcherait d'une femme dans cette circonstance ? Aussi , le sang qui tache les linges de nuit est-il généralement plus ténu et plus foncé que celui qui coule durant le jour : mais s'il coule avec facilité et sans mélange , s'il est recueilli immédiatement , non-seulement il n'a point de fétidité , ni des qualités malfaisantes , ni des propriétés médicinales qu'on lui a attribuées pour la guérison de presque toutes les maladies , mais il est souvent aussi rouge et plus rouge que du sang tiré des veines du bras (Dugès).

SOURCE DES MENSTRUES. Les hypothèses n'ont pas été moins nombreuses touchant la source des menstrues : il n'y a pas de doute que le sang provient de la surface interne de la matrice. Jadis on croyait que , pendant l'intervalle des règles , le sang qui les constitue se rassemblait peu à peu dans quelques parties de l'utérus , et que celles-ci , arrivées enfin à un certain degré de plénitude , se crevaient et le faisaient couler. Tel était le rôle qu'on faisait jouer , ou à des cellules qu'on disait exister dans le parenchyme de l'utérus , et être intermédiaires aux artères et aux veines utérines , ou aux veines elles-mêmes , qui , fort

dilatées alors, avaient paru être un réservoir particulier, et qu'on avait appelées *sinus utérins*, ou avec Astruc, *appendices cœcales*. Certainement, après la grossesse, quand des veines utérines sont dilatées, on était induit en erreur. Cette idée d'une accumulation graduelle dans l'utérus, dans l'intervalle des règles, du sang qui doit les constituer, et celle qui attribue l'écoulement de ce fluide à la crevasse, à la rupture des cavités des vaisseaux où il se serait accumulé, sont également fausses. Ce n'est qu'au moment de la menstruation que le sang, qui doit alimenter cette sécrétion, afflue en plus grande abondance dans le viscère qui doit l'effectuer, et, d'autre part, c'est par l'exhalation que ce sang est rejeté. Si le sang s'écartait de ces prétendues crevasses, il ne cesserait de couler qu'après la cicatrisation de ces crevasses, et dans la matrice resteraient des traces de cicatrices. Enfin, Bichat (*Anat. gén.*) dit : « Comment une évacuation, qui pendant quelque temps donne du sang, n'en donne point l'instant d'après, se renouvelle quelquefois pendant vingt et trente fois le jour, pourrait-elle être le résultat de la rupture des vaisseaux ? Il faudrait donc que chaque fois les plaies s'ouvrissent et se cicatrisassent. » Tout porte donc à croire que le sang des menstrues est un produit d'exhalation, et ce genre d'exhalation est distinct des autres en ce qu'il produit du sang. On croirait qu'il provient des veines en voyant le gonflement de ces vaisseaux, et le comparant aux hémorroïdes où le sang est noir et les veines dilatées ; mais chaque sécrétion étant alimentée par le sang artériel, et la menstruation est une action de ce genre, ainsi, ce sont des artères qui fournissent du sang pendant les menstrues. En effet, l'espèce de fluxion qui a lieu vers l'utérus avant l'éruption des règles, la couleur et l'odeur du sang, et tous les autres symptômes d'une hémorrhagie active, n'annoncent-ils pas que cette hémorrhagie est artérielle ? D'ailleurs, dans le cas de renversement de la matrice, l'exhalation artérielle a visiblement lieu à chaque période des règles. Enfin, on a fait des injections dans les artères de la matrice, et le liquide exsudait facilement sur la surface interne. Nous admettons donc avec des auteurs, que les artères de l'utérus se terminent à la surface interne de cet organe par un appareil exhalant ; qui, à cer-

taines époques du mois, acquiert la propriété d'agir, et alors perspire, ou le sang lui-même, ou ce sang un peu modifié, mais conservant sa couleur rouge. M. Dugès a vu, en observant le vagin, le sang ainsi perdu, tout-à-fait comparable, non pas peut-être au sang qui jaillit d'une artère ouverte, mais à celui qui sort par l'exhalation de la surface d'une membrane muqueuse : par exemple, de la pituitaire dans une hémorrhagie active ; aussi, est-ce par un mécanisme analogue qu'il s'échappe de la surface interne du corps de l'utérus. M. Chaussier, s'appuyant sur l'autorité de Boërhaave, de Haller et de Morgagni, nie l'existence de la membrane muqueuse dans l'intérieur de la matrice ; mais cela n'empêche pas pour que la surface interne n'effectue pas l'exhalation. N'y a-t-il pas d'hémorrhagies dans le parenchyme ? Au reste, dit M. Dugès : « la manière dont la nature supplée quelquefois au défaut d'une menstruation, prouve qu'il en doit être ainsi, puisque c'est par une hémorrhagie active et d'exhalation qu'elle se satisfait, tantôt à la surface d'une plaie, de la peau saine même, plus souvent d'une membrane muqueuse, et parfois de celle du vagin et de la vulve (Désormeaux), circonstance qui a pu faire nier à quelques autres la source que nous avons assignée à l'évacuation menstruelle normale. » L'unique différence qui existe entre cette hémorrhagie et les autres, c'est qu'elle se renouvelle périodiquement chaque mois.

PÉRIODICITÉ. Les médecins de tous les siècles ont fait tous leurs efforts, et ont employé tous les ressorts de leur imagination pour tâcher de découvrir la cause de cet écoulement sanguin périodique. On peut réduire à trois les opinions des auteurs, sur les causes finales du flux menstruel : les uns invoquent la lune, d'autres un ferment, le plus grand nombre établit cette cause dans la pléthore.

Aristote, et Méad dans le dernier siècle, ont voulu le rapporter à l'influence de la lune. M. Lordat, dans son ouvrage, en s'arrêtant sur ce sujet, c'est-à-dire, si la disposition hémorrhagique peut recevoir l'influence des astres, dit : « je ne le crois pas impossible, mais je ne saurais adopter des idées vagues sur ce sujet. Il faut, dit plus loin ce Professeur, recourir à des faits plus concluans, si l'on veut obtenir un résultat incontestable. » (*Trait. d'hémorr.*, pag. 204.) En

supposant l'influence de la lune sur les menstrues, les règles devraient correspondre à une des phases du cours de la lune : nous voyons cependant que les femmes ne sont pas réglées à la même époque dans les différens âges. Dans les pays froids, au rapport de Buffon, les femmes ne sont réglées qu'une ou deux fois chaque année ; on en trouve qui ne sont jamais réglées, et cependant toutes ne sont pas privées de la faculté de se reproduire. Fabrice de Hilden en cite une qui eut sept enfans ; Rondelet une qui en eut douze ; Joubert une qui en eut dix-huit. Il en est, enfin, qui ne sont réglées que pendant la grossesse : Roëffler, Derenter, Baudelocque, en rapportent des exemples. M. le professeur Delmas nous a dit en connaître plusieurs qui sont dans ce cas.

2° Van-Helmont, Péraclès, médecins alchimistes, imaginèrent l'existence d'un ferment particulier, qui est le principe et la cause de toute la sécrétion des fluides animaux ; ils prétendent qu'à une certaine époque de la vie, la matrice devenait le siège de l'un de ces ferments, dont l'action vive se reproduisait à des intervalles déterminés, et provoquait à cette époque l'écoulement du sang. Mais d'où viendrait ce ferment ? Comment se renouvellerait-il ? Ne rongerait-il pas l'utérus dans les longues suppressions des menstrues ? Qui l'a vu ? Une cause aussi constante pourrait-elle ne produire qu'un phénomène aussi mobile ?

3° On a accusé un état de pléthore générale, amenant à un certain degré, et à un degré qui est acquis à une époque régulière, une excrétion qui y remédie : on se fondait sur ce que souvent les menstrues sont, utilement pour la santé, remplacées par un écoulement qui se fait par autres voies. Il est certain qu'on a vu des hémorrhagies par divers points de la peau, par l'angle de l'œil, par les narines, les lèvres, les oreilles, des vomissemens de sang, etc., remplacer les règles et se renouveler aux mêmes époques et avec la même régularité. Alors il faudrait admettre que chez la femme, à cause du double office de mère et de nourrice qu'elle a à remplir, les mouvemens vitaux sont réglés de manière à amener de mois en mois cette pléthore.

On a rapporté aussi le retour des règles à une pléthore locale de l'utérus. Les artères du bassin sont, a-t-on dit, plus lâches dans la

femme que dans l'homme ; les veines , au contraire , sont plus fermes , et de là résulte que les premiers de ces vaisseaux apportent plus de sang que les seconds n'en rapportent. On a dit encore que tandis que , chez l'homme , il y avait prédominance des artères céphaliques à cause de la plus grande prédisposition de cet être à une vie intellectuelle , il y avait , chez la femme , prédominance des artères pelviennes et utérines à cause de sa destination plus spéciale à la reproduction.

Stahl a cru que les retours d'hémorrhagies étaient amenés par le renouvellement des besoins ou par l'habitude , et Cullen par la permanence de la cause qui avait produit la première , et par la pléthore qui doit engendrer , suivant lui , la diminution des excrétiens durant et après l'infusion sanguine. (*Ouv. de M. Lordat.*)

Il est certain que c'est un état de pléthore ou plutôt d'irritation de l'utérus , qui détermine le retour des règles ; mais il n'est pas plus possible de dire que d'expliquer pourquoi , dans la révolution des âges , la prédominance de tel organe succède à celle de tel autre. Cela tient , sans contredit , à la reproduction , car l'écoulement menstruel généralement n'a pas lieu pendant la grossesse et l'allaitement ; mais il n'est pas possible d'aller au-delà de cette généralité. Cependant Gall croit qu'une cause générale et étrangère à l'individu , mais autre que la lune , a ici une influence. Il dit avoir vérifié dans sa nombreuse pratique , et cela dans tous les pays , que c'est généralement aux mêmes époques que toutes les femmes sont réglées , et qu'il est des temps du mois où par conséquent aucunes ne le sont. Il ajoute que toutes les femmes sont à cet égard partagées en deux séries : une dans les huit premiers jours du mois , et l'autre dans la seconde quinzaine : mais il ne peut indiquer quelle est cette cause.

Il paraît évidemment que cette excrétion , comme nous l'avons dit plus haut , a trait à la génération , car elle ne commence qu'à la puberté , disparaît à l'âge critique , et manque pendant la grossesse et l'allaitement ; mais on ne sait à quoi elle y sert. On dit vulgairement qu'elle est destinée à entretenir l'équilibre , malgré le surplus de sang qui est préparé pour nourrir le fœtus et servir à la sécrétion du

lait. On croyait qu'elle est l'annonce de l'aptitude qu'ont les femmes à être fécondées en tout temps, à la différence des femelles des animaux, qui ne peuvent l'être qu'à une seule époque, celle du rut. On lui assigne, en effet, pour analogue dans les animaux, l'écoulement séreux, sanguinolent, odorant, qui se fait alors par la vulve des femelles (Cuvier). Ce qu'il y a de sûr, c'est que la menstruation n'est pas primitivement une excrétion de dépuration; elle ne le devient que secondairement comme il en est de toutes les autres sécrétions. Quelques physiologistes ont dit qu'elle était une suite mécanique de la station bipède: une opinion semblable n'a pas besoin d'être combattue. Emmet et Roussel, dans son système physique et moral des femmes, voulaient qu'elle n'eût pas toujours existé, et que, produit artificiel d'un régime succulent, elle se fut ensuite propagée de génération en génération. Mais ne trouve-t-on point dans les temps les plus reculés, parmi les peuples presque encore dans l'état de nature, des témoignages qui combattent victorieusement l'opinion de cet auteur? D'ailleurs, faudrait-il aussi admettre que les animaux ont dégénéré, puisque plusieurs espèces de singes nous présentent les semblables phénomènes que les femmes (Cuvier)? Enfin, M. Aubert, dans sa Dissertation inaugurale, à Paris, a prétendu que si les femmes satisfaisaient aux premiers besoins de l'amour dès les premières apparitions, la grossesse qui en résulterait empêcherait à jamais l'établissement de la menstruation.

Quant à nous, nous ne pouvons rien prononcer décisivement sur ce point si incertain et si obscur. Cependant, jusqu'à présent nous partageons plutôt l'opinion de ceux qui croient que la menstruation est destinée à entretenir l'équilibre, malgré le surplus de sang qui est préparé pour nourrir le fœtus et servir à la sécrétion du lait. Quant à la périodicité des règles, nous répétons l'opinion de M. Dugès: « qu'elle tient sans doute aux mêmes causes que l'intermittence des fièvres, c'est-à-dire, aux retours réguliers des excitations diurnes, etc.: c'est une sorte d'hémorrhagie fluxionnaire avec *molimen*. »

Tel est l'exposé des principaux phénomènes de la première menstruation dans l'état normal physiologique. Pour compléter mon

travail, il m'eût fallu maintenant exposer les symptômes morbides de cette même fonction, parler du dérangement des menstrues, c'est-à-dire, de l'aménorrhée, de la métrorrhagie, enfin, de la chlorose, de l'hystérie, etc, maladies qui viennent souvent compliquer l'acte de la première menstruation. Mais il est aisé de comprendre dans quel vaste champ m'eût entraîné un sujet aussi étendu. Ainsi, pour mieux me renfermer dans les limites ordinaires d'une dissertation inaugurale, j'ai préféré terminer par quelques considérations moins larges, mais non moins importantes, sur les soins hygiéniques à donner aux filles pendant la première menstruation.

HYGIÈNE.

L'époque de la première menstruation s'annonce par des phénomènes bien connus, qui doivent engager les parens à prendre quelques précautions, pour ménager alors et le moral et le physique. Il est rarement nécessaire d'instruire la jeune fille de ce qui doit lui arriver prochainement; il est bon de le faire toujours afin d'éviter, d'une part, l'effroi que l'apparition du sang a causé à quelques-unes, événement dont elles n'osent point parler par un sentiment de pudeur; d'autre part, les tentatives dangereuses que la jeune fille pourrait faire pour supprimer un écoulement qu'elle croirait morbide. Combien de fois n'a-t-on pas vu de jeunes filles très-bien portantes, et qui donnaient les plus belles espérances, tomber dans une langueur incurable, et végéter à peine le reste de leur vie, pour s'être effrayées en voyant couler, pour la première fois, le sang des règles dont elles n'avaient jamais entendu parler!

Les jeunes filles, douées d'un tempérament sanguin, doivent être continuellement en garde contre tout ce qui peut activer chez elles la circulation et un état de pléthore. Une température douce, fraîche, leur conviendra mieux qu'un air sec et chaud: ainsi, elles n'habiteront point les lieux secs et élevés; leur lit devra plutôt être dur que composé trop mollement; leurs habits légers et nullement gênans: des bains tièdes, pris de temps en temps, seront utiles. On prescrira une

nourriture végétale : l'usage des fruits d'été leur convient parfaitement. La boisson sera un vin léger , tempéré avec beaucoup d'eau : dans les ardeurs de l'été , elle pourra être agréablement et utilement remplacée par la limonade ou autres boissons légèrement acidulées. Les alimens succulens , épicés ; les liqueurs , le café , seraient , pour les jeunes filles de ce tempérament , des substances incendiaires. On doit veiller sur les sécrétions , et les maintenir toujours dans un juste équilibre. Le repos et l'exercice doivent être sagement combinés , les émotions de l'âme légères.

D'autres soins , une toute autre manière de vivre , conviennent à la femme lymphatique. Ici , le sommeil et presque l'inaction des propriétés vitales exigent , pour rappeler l'organisme de cette espèce de léthargie , des excitations continues et sagement réglées. L'insolation , un air vif et sec , au lieu d'un séjour dans les lieux humides , bas et marécageux ; l'habitation dans les endroits élevés et exposés au midi , sont les premiers moyens à mettre en usage pour prévenir les inconvéniens de ce tempérament sur la première menstruation. Les vêtemens doivent être aussi pris en considération : ils seront légers et chauds ; dans les temps froids , des caleçons seront utiles. Des frictions sèches , quelques lotions aromatiques propres à exciter le derme et la transpiration , sont autant de moyens préservatifs que l'on ne doit point négliger. Les bains froids , dans une eau courante , dans la mer , si cela est possible ; des alimens toniques , un vin vieux et généreux , le café , le thé , conviennent très-bien aux femmes lymphatiques. Il faut suivre avec attention les effets de ces excitans , et les proscrire dès-lors qu'on observe qu'ils ne produisent pas tout le bien qu'on en attendait ; car , quoique la faiblesse soit générale , il ne s'ensuit pas que l'on ne puisse produire des excitations partielles par l'emploi de ces médicamens , et occasioner des phlegmasies gastriques qui sont d'autant plus terribles , que , se présentant sous la forme chronique , souvent on les méconnaît ou l'on s'efforce de les méconnaître , et l'on conduit ainsi sa malade au tombeau par un empirisme outré et peu digne de notre siècle. Il faudra donc être de la plus grande réserve dans l'emploi des emménagogues , tels que les infusions de camomille , d'armoise ,

d'absinthe , et surtout dans l'administration des préparations martiales et dans celle de la rue , de la sabine , que l'on devrait peut-être tout-à-fait exclure. L'électricité pourrait être employée avec moins de danger. C'est surtout de l'exercice , et de celui principalement à cheval , suivant Sydenham , pour des filles de ce tempérament , que l'on a le plus à attendre pour modifier la mauvaise influence du tempérament lymphatique sur la première menstruation.

Si c'est le système nerveux qui domine , soit qu'il dépende d'une constitution nerveuse primitive , soit qu'il ait été acquis par une mauvaise éducation , il faut le contre-balancer en fortifiant le système musculaire. La femme respirera un air doux et humide ; elle se garantira des injures de l'air ; les vêtemens seront légers. C'est dans ce tempérament que les bains tièdes sont d'une nécessité absolue. Les épices et les mets qui en contiennent seront proscrits ; la nourriture sera plutôt végétale qu'animale : point de café , de liqueurs , d'eau-de-vie ; on fera usage de laitage , de quelques limonades. L'exercice sera plus souvent actif que passif , capable par une légère fatigue de solliciter un sommeil bienfaisant. Des témoignages d'intérêt et d'amitié pourront entretenir la sérénité de l'âme ; une musique agréable dissipera les soucis et la morosité , et répandra le calme dans le cœur.

Parmi les moyens de prévenir les dérangemens , M. le professeur Golfin ajoute un article sous la dénomination de *genitalia* , concernant l'acte du mariage et les autres jouissances vénériennes. L'extrême sensibilité dont jouissent les parties génitales de la femme , pendant le temps de l'écoulement , rend l'usage du coït pénible et dangereux ; on s'en abstient le plus souvent alors par raison de propreté , et l'expérience a effectivement démontré que quelquefois le rapprochement des sexes n'était pas sans inconvénient pour l'homme (comme nous l'avons déjà dit plus haut). Des écoulemens blennorrhagiques qui parfois acquièrent beaucoup de violence , mais qui durent ordinairement beaucoup moins que ceux qui sont dus à une vraie contagion , ont plusieurs fois été attribués rationnellement à cette cause (comme a vu M. Dugès). Le mariage sera utile aux jeunes filles dont la menstruation est difficile ou tardive. On a vu mille fois le premier embrasse-

ment d'une épouse suffire pour faire cesser une langueur qui avait résisté à tous les autres moyens , et amener une menstruation facile et régulière.

Nous terminons notre Dissertation par un mot sur la pernicieuse habitude de la masturbation, qui non-seulement à l'époque des règles, mais dans tous les temps de la vie , fait malheureusement trop de victimes. Que de jeunes filles condamnées à traîner une chétive et malheureuse existence , pour avoir voulu arracher de leurs organes des jouissances empoisonnées , si contraires au bon sens et que réprouve la morale !

Si tous ces moyens hygiéniques , faciles à mettre en usage , étaient bien observés , un grand nombre de jeunes filles n'arriveraient pas à la puberté pour y trouver une foule de maux , quand , par des attentions simples , elles pourraient y trouver un nouveau moyen de se fortifier et de s'embellir.

FIN.

Faculté de Médecine de Montpellier.

PROFESSEURS.

MESSIEURS :

DUBRUEIL, Doyen, *Examineur.*
BROUSSONNET, *Suppléant.*
LORDAT.
DELILE.
LALLEMAND.
CAIZERGUES.
DUPORTAL.

MESSIEURS .

DUGÈS.
DELMAS.
GOLFIN.
RIBES.
RECH, PRÉSIDENT.
SERRE, *Examineur.*
BÉRARD, *Examineur.*

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MESSIEURS :

VIGUIER, *Suppléant.*
KÜHNHOLTZ.
BERTIN.
BROUSSONNET.
ROUBIEU.
TOUCHY.
DELMAS.

MESSIEURS :

VAILHÉ.
BOURQUENOD, *Examineur.*
FAGES, *Examineur.*
BATIGNE.
POURCHÉ.
BERTRAND.
RENÉ.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

